

LE CENTENAIRE DE SHELLEY

A propos du centenaire de la mort de l'illustre poète anglais, nous publions cette page magistrale dans laquelle M. Paul Bourget évoque la figure et analyse le génie de l'auteur d'Adonais.

Noble et infortuné Shelley! Jusqu'à la fin de sa vie, il fut dominé par le besoin de mettre sa vie extérieure en rapport avec sa vie intérieure.

"Il me semble, écrivait-il à Horace Smith, un mois avant de mourir, que les choses de ce monde en sont arrivées à une crise qui exige que tout homme proclame ses sentiments sur l'impuissance des systèmes religieux et politiques à guider l'humanité. Quelle que soit la vérité, voyons-la..."

"Et il ajoute avec mélancolie: "Si chacun disait tout haut ce qu'il pense tout bas, ce monde social ne subsisterait pas un jour. Mais tous, plus ou moins, s'asservissent au milieu qui les enveloppe, et ils nourrissent le mal sur lequel ils se lamentent par le flot continu de leur hypocrisie..."

C'est en vertu de cette doctrine que Shelley, encore élève à Oxford, imprima un écrit sur La Nécessité de l'Athéisme, à la suite duquel il dut quitter son collège. C'était en 1812. Le poète avait vingt ans à peine. Il devait mourir dix ans plus tard, emporté dans une tempête, après avoir mené la vie la plus romanesque et la plus errante, et, comme on sait, quelques-uns de ses amis, parmi lesquels lord Byron, brûlèrent son corps sur un rivage désert d'Italie.

Le squelette était invivable. Aux temps heureux de l'art païen a écrit Gautier. "Ce grand adorateur de la nature qui fut Shelley eut donc les funérailles qu'il eût souhaitées: celles d'un contemporain du tendre Virgile."

Cette âme éprise d'absolu était dominée par les plus impérieux besoins de l'idéalisme pur. Pour Shelley comme pour Spinoza, comme pour Hegel, il n'y avait jamais de différence entre l'Idée et le Fait, entre l'Esprit et la Réalité. N'y a-t-il pas, en effet, une étroite communion entre la pensée et la nature? N'est-ce pas une même puissance qui, soutenant et notre personne et les choses, se manifeste chez nous par la réflexion, en dehors de nous par les formes? Comprendrions-nous même le plus petit détail et le plus fragmentaire de ce qui nous enveloppe, si les lois de notre raison n'étaient pas du même ordre que les lois de l'existence? Appliquée à la politique, cette conception de l'identité de l'Idéal et du Réel conduisit Shelley à la révolte contre la société établie. Il aperçut distinctement la justice et il n'eut pas de peine à comprendre que l'organisation de notre vieille Europe est fondée sur des injustices séculaires. Appliquée à la conduite privée, cette même conception le précipita dans le malheur. "Je tombe sur les épines de la vie, je saigne!" s'écriait-il dans sa magnifique Ode au Vent d'Ouest: "I fall upon the thorns of life. I bleed!" En revanche, il dut à cette intensité de son idéalisme la beauté suprême de sa poésie—beauté si nouvelle et si ravissante que tout art semble grossier en regard de celui-là, comme toute destinée semble calculatrice et mesquine en regard de cette vie d'illusions sublimes et de tendresses infinies.

A la première page du recueil des vers de Shelley, on pourrait écrire cette phrase si souvent citée du subtil Amiel: "Un paysage est un état de l'âme." La magie suprême de cette imagination, c'est qu'en effet tous les objets se spiritualisent pour elle et s'humanisent; mais cette spiritualité n'est le résultat ni d'un symbolisme ni d'une comparaison. Shelley considère qu'il y a entre notre âme et la nature, non pas une analogie, mais une identité. Une pensée diffuse s'agite dans la moindre parcelle de cet immense univers, et cette pensée n'est pas différente de notre pensée. Une sensibilité obscure frémit dans ce que nous appelons les choses, et cette sensibilité ne diffère de la nôtre que par le degré. Lorsque nous comparons une émotion de notre cœur à un aspect du monde visible, nous ne faisons que reconnaître l'unité secrète qui relie les unes aux autres les diverses manifestations de la vie universelle. Et cette vision de la sympathie profonde qui rattache notre personne à la nature est si précise, si obsédante, qu'involontairement Shelley intervint l'ordre des comparaisons poétiques et qu'il créa un genre nouveau de métaphores: Au lieu d'assimiler, comme le veut la tradition, les impressions de l'homme aux phénomènes de la vie extérieure, il assimile ces phénomènes aux impressions de l'homme, suivant ainsi la marche même de la nature, car l'univers tout entier n'est-il pas suspendu à notre âme, par laquelle il s'achève et prend conscience? Shelley dira: "Our beats in sleep in Serchio's stream—Its sails are folded like thoughts in a dream..." Notre tableau repose dans le courant du Serchio—ses voiles sont repliées comme des pensées dans un rêve..."

Il dira encore, parlant des parfums d'une fleur pendant la nuit,

qu'ils défilent "like sweet thoughts in a dream...—comme de douces pensées dans un rêve." Et cette idée que la pensée, cachée à l'intérieur de la nature, ressemble à notre pensée pendant le sommeil, lui est tellement familière, que ce mot de rêve revient toujours sous sa plume lorsqu'il veut décrire le monde végétal ou le monde minéral. Il dira des rousilles du rossignol "qu'elles se mêlent aux rêves de la plante sensitive." Il évoquera dans le silence de l'hiver les jours où le printemps "souffle dans son clairon sur la terre qui rêve..." Et, s'adressant à cette terre elle-même, il soupirera:

"Trop heureuse terre, sur ta face glisseront—les souffles du printemps qui t'éveilleront jusqu'à ce que tu sortes—de rêves dont tu ne te souviendras pas..."

Après une lecture prolongée de cette poésie, un déplacement singulier se produit dans la pensée. On cesse d'apercevoir les hommes et les choses dans leur caractère individuel. C'est une âme unique qui se révèle, dont tous ces êtres et toutes ces choses traduisent l'éternelle aspiration. C'est le vaste cœur de l'univers, qui se manifeste, en proie à un infini désir qu'il ne parviendra jamais à satisfaire.—Paul Bourget, de l'Académie française.

La Guerre de Demain

Les progrès de l'aviation intéressent tous les domaines: guerre, marine, colonies, transports, commerce, industrie. Au point de vue militaire, on voit se créer de nouvelles forces qui méritent de retenir l'attention. Aux avions de la dernière guerre sont venus ou viendront s'ajouter les avions métalliques et les avions à voiles sans moteur. Si les efforts des peuples n'arrivent pas à établir une paix durable, la guerre reviendra et elle ne ressemblera que de très loin à celle de 1914, du fait des moyens nouveaux, plus perfectionnés et certainement plus puissants, dont disposeront les armées tant pour la défense que pour l'attaque. A cet égard, l'aviation a acquis une importance considérable et doit être mise au premier plan de nos préoccupations et de notre sollicitude.

Les bombardements imprévus, instantanés, d'une étendue jusqu'ici insoupçonnée, viendront s'attaquer, souvent fort loin en arrière du front, aux voies ferrées, aux dépôts de munitions, aux centres d'approvisionnement. Les usines, les villages, les villes elles-mêmes seront exposés à une destruction parfois complète. L'impossibilité, dans la plupart des cas, de prévoir les attaques le plus souvent improvisées de l'aviation lourde rendra la guerre de plus en plus redoutable; il en résultera un désarroi matériel et moral, dont il est malaisé de mesurer les répercussions. Il est donc d'autant plus nécessaire de chercher, dans la limite du possible, à conjurer les effets de ce mode de destruction, si contraire aux principes de la civilisation qui dominent la vie des nations. La mentalité de l'Allemagne, son attitude nous en font un devoir et nous obligent par conséquent à étudier toutes les faces du problème tel qu'il se posera indubitablement; la solution s'en trouve dans une aviation nombreuse, servie par un personnel bien entraîné, et tenue à hauteur de tous les progrès.

TRENTE SIECLES APRES.

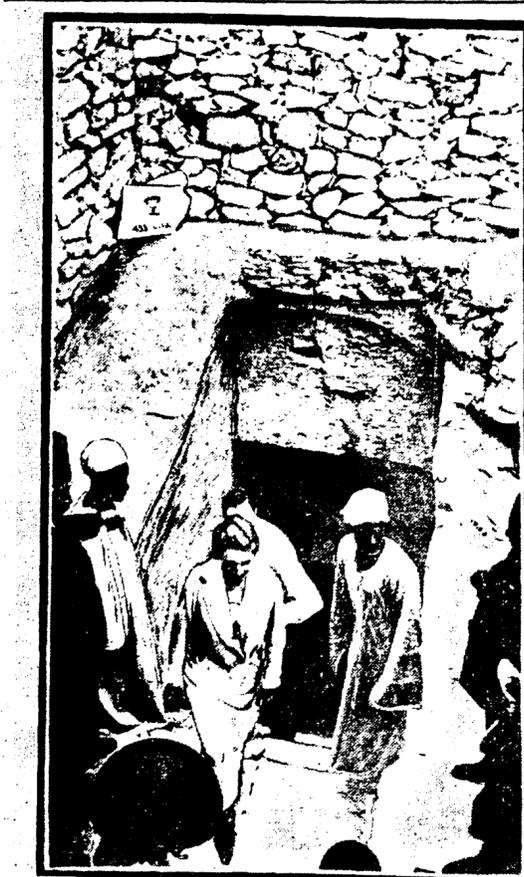
UNE IMPORTANTE DECOUVERTE PRES DE THEBES.

Après seize années de travail sans interruption, deux savants anglais, M. Carter et lord Carnarvon, viennent de faire en Egypte une découverte qui paraît être la plus importante de ce siècle. Dans la Vallée des Rois, près de Thèbes, en-dessous de la tombe de Ramsès VI on a trouvé l'endroit de sépulture du roi Toutankhamen, de la XVIIIe dynastie (environ 1358 avant Jésus-Christ).

Jusqu'à présent, on n'a exploré que les deux premières chambres. La première contenait trois lits magnifiques dorés, avec des sépultures. Sur les lits se trouvaient de grandes boîtes contenant les habits du roi, des sandales en or, des emblèmes mortuaires. Dans la même chambre, on a trouvé le trône du roi, un des plus beaux objets d'art qu'on ait jamais vus. Un autre siège est orné de deux portraits (le roi et la reine) avec des incrustations en turquoises, lapis et autres pierres précieuses. Une statue représente le roi lui-même; elle a des yeux en verre; la tête est littéralement couverte de pierres précieuses. Outre cela, on a trouvé charlots avec des décorations en or; le tablier du conducteur de chariot en peau de léopard pendait encore sur le devant d'une de ces voitures.

La deuxième chambre est remplie jusqu'au plafond de différents objets en or et en bois sculptés. On n'a pas encore pu extraire tous ces objets, de sorte que la troisième chambre reste encore inaccessible. Probablement, elle contient le corps du roi. Les égyptologues pensent que ce tombeau a échappé, par miracle, à toutes les recherches des générations précédentes, et que, par conséquent, il va livrer ses secrets tout à fait intacts.

TRESOR D'UNE GRANDE VALEUR



Un trésor évalué à \$40,000,000 vient d'être découvert dans le tombeau de Toutankhamon, près de Thèbes, par Howard Carter, l'explorateur bien connu, et le Marquis de Carnarvon. Les fouilles se poursuivaient depuis sept ans. La gravure montre Lady Allenby, femme du célèbre général Anglais, sortant du tombeau après avoir examiné le trésor. Des statues énormes en or et le trône de Toutankhamon, un roi égyptien de la 18ème dynastie, sont parmi les reliques. A part la valeur actuelle, cette découverte est la plus intéressante au point de vue archéologique.

IL EST LA...

Ceci est une histoire toute simple, si simple.

Il était une fois, du côté du Mississippi, un couple de petits rentiers américains, modestes petits rentiers qui avaient un fils, un fils unique...

Ce fils fut tué à la grande guerre, au front de Lorraine. Il était seulement soldat, sans galon.

Tout le bonheur de ces vieux époux s'écroutait avec la disparition de ce jeune homme, en pleine force, en pleine lumière de la vie.

Alors, ce père et cette mère eurent une idée, une idée profonde qui s'incrusta en eux.

Sans rien dire à personne, même en grand mystère, ils écrivirent des lettres et des lettres. Ils s'étaient mis en communication avec un notaire de Meurthe-et-Moselle, homme loyal, heureusement, et qui, ému de ce qu'il apprenait, se mit à leur service sans arrière-pensée, de tout son cœur.

Un jour enfin, une lettre de ce notaire reçue là-bas, au Mississippi, une lettre évidemment plus importante que les autres, les décida: ils cabrièrent, pour ne pas manquer sans doute une occasion favorable.

Puis il y eut, au milieu de leur immense douleur, une sorte de sérénité. On les vit alors, avec des airs mystérieux, faire antichambre chez des banquiers même, chez des banquiers même.

Bientôt, on sut que tout leur petit avoir, leur bien modeste avoir, se convertissait en argent sonnante.

Ils expliquèrent qu'ils allaient partir pour la France.

—C'est insensé, dirent des amis. —Non! c'est juste... Nous allons nous fixer dans ce pays pour y finir le soir de notre vie... Il ne nous faut pas grand-chose, seulement d'avoir la réplique—aussi exacte que possible—de notre petite maison de Mississippi; un entrepreneur s'en est chargé. Il a eu des plans, des photographies, tout ce qu'il fallait. Il rebâtit pierre par pierre notre petite demeure en France... et nous allons y vivre.

—Où cela? —En Lorraine, à l'endroit même où le petit a été tué et où est sa tombe, creusée sur place, restée telle que. Nous n'avons pas voulu qu'on le ramenait dans un grand cimetière. A quoi bon, puisque nous venons!

Ce ne fut pas sans peine qu'ils ont pu avoir un terrain dans le voisinage. Les paysans intéressés montaient les prix.

L'un d'eux, pourtant, le principal, quand il a vu, n'a plus voulu spéculer.

Et une fois le terrain acheté, on s'est mis à l'ouvrage tout de suite.

Et l'on a rebâti exactement la petite maison familiale, celle-là même où le fils était né.

Le berceau, la tombe, en face l'un de l'autre.

Et voilà pourquoi, à ma surprise, en me promenant à ce point de l'ancien front, j'ai vu, sur le pas de leur porte, devant une maison qui n'était pas comme les maisons de chez nous, des vieux Américains. Des voisins m'ont dit la raison de

CONFERENCE DE LONDRES ET L'OPINION FRANCAISE.

La presse française consacre de longs articles à la Conférence de Londres. La note dominante des journaux parisiens est que la France ne peut attendre plus longtemps pour le paiement des réparations. La presse française est unanime à soutenir l'attitude énergique de M. Poincaré, qui estime que le temps des compromis est passé; elle déclare qu'à l'avance on savait que les divergences avec l'Angleterre ne pouvaient être surmontées.

"La situation est nette aujourd'hui, dit M. Jacques Bainville dans la "Liberté"; la France doit reprendre sa liberté d'action. Il n'y a plus maintenant qu'à occuper sans tarder la Ruhr. L'heure des hésitations est révolue. La France ne peut attendre indéfiniment.

Les journaux reconnaissent cependant que jamais M. Bonar Law ne s'est, dans son attitude pendant la Conférence, montré si amical à l'égard de la France, ce qui fait dire à M. Philippe Millet: "Les relations entre la France et l'Angleterre revêtent un caractère pathétique et tendre. Néanmoins, le moment est venu d'agir."

Le "Temps" exprime une semblable opinion. Lui aussi conseille l'action immédiate, ajoutant: "Tout ce qui retarderait l'action des Alliés ne pourrait qu'aggraver le cas de l'Allemagne et la situation de l'Europe elle-même. Or il est nécessaire d'éviter une grande crise européenne. Porter remède à la situation de l'Allemagne, c'est une action nécessaire pour préserver la France de la ruine et la France ne peut pas permettre d'être elle-même ruinée."

AN CONGRES DE L'INTERNATIONALE

La lutte continue entre les internationalistes. Au cours d'une séance préparatoire au Congrès de la troisième Internationale à Moscou, Zenoïeff a déclaré que la lutte entre la Seconde Internationale constituait la tâche principale. Il s'agit d'une lutte, selon le leader bolcheviste, d'une lutte non de parti mais de classe. C'est cela sans doute l'unité de front prolétarien.

leur venue: une raison que tout le monde dans ce pays respecte.

On s'empresse à leur faciliter la vie, et même des gens, à l'entour, apprennent tout exprès des mots d'anglais.

Ce n'est pas drôle, pourtant, de vivre ainsi, presque en plein champ et près d'un village insignifiant.

Mais cela fut leur idée, à ces deux vieux, tout vendre pour venir habiter à cet endroit même où le fils tomba.

Et quand je les ai salués, m'informant de la raison de leur présence, le père m'a dit gravement, en retirant de sa bouche sa courte pipe.

—Ceci, je le répète, est une histoire toute simple, si simple, mais rigoureusement authentique et que je voudrais voir méditer par beaucoup qui ont oublié.—Henry de Forge.

LA DEMANDE

—Et vous?

La maîtresse de maison, son face-à-main tendu, s'adressait à Mme Gréval qui, silencieuse, mais fort animée, avait écouté les confidences de tout cet essaim de jeunes femmes racontant avec un malicieuse plaisir l'histoire de leur première demande en mariage.

—Je vous assure, répondit l'interpellée d'une voix mutine, que ma vie ne contient aucun épisode vraiment romanesque.

—Allons, allons, nous vous écoutons tout de même. Le meilleur roman n'est-il pas encore celui qu'on n'a pas écrit?

La jolie Mme Gréval ne se fit point prier davantage; elle avala une gorgée de thé et, docile, en agitant la petite tête bleue qui semblait toute réjouie d'être posée sur ses cheveux ébouriffés, aussi espiègles que sa physionomie rieuse, elle commença:

—Il y a longtemps, longtemps, au moins dix ans, à l'époque où nous habitions, mes parents et moi, une villa à Chatou. Je ne voyais guère autour de nous qu'un nombre restreint de gens sérieux qui, le dimanche, au jardin, engageaient avec conviction des parties de bridge. Peu de jeunesse, tout au plus des voisins de campagne, mes partenaires de tennis. En semaine, mon père partait le matin et ne rentrait qu'à la fin de la journée, ses entreprises de travaux publics l'obligeant à déjeuner près de son bureau. Un soir, à son retour, très incidemment, en accrochant son chapeau dans le vestibule, il annonça à ma mère:

—Je suis en relations d'affaires avec un jeune architecte, intelligent et très comme il faut. Il est isolé à Paris. Je l'ai invité à venir nous voir, l'un de ces dimanches...

Dès le dimanche suivant, l'inconnu se présenta. Il arriva même à deux heures, ce qui parut à maman d'un mouvement trop précipité. C'était un garçon assez froid d'allure, un peu gauche de gestes, un peu austère de tempérament, qui portait un lorgnon mélancolique. "Voilà, me dit-je, le type du vieux jeune homme!" Bien que nous fussions en juin, il était vêtu d'une jaquette noire, d'un gilet noir et d'un pantalon très foncé. Cette tenue, cérémonieuse et guindée, soulignait la gravité, déjà marquée, de sa personne. Entre deux portes, je glissai à papa:

—Si tu n'as recruté que lui pour mettre ici un peu d'animation!...

Nos familiers des environs coupèrent court à une conversation qui languissait, faute de sujets communs. On prépara les tables de jeu. Notre visiteur se déroba modestement:

—Je ne joue jamais. Vous voudrez bien m'excuser.

Et comme, un peu plus tard, notre cousin Gaston, accompagné d'une bande de jeunes gens et de jeunes filles du Vésinet, organisait une sauterie, l'architecte s'effaça, de la même façon préemptoire:

—Je ne danse jamais.

—Que savez-vous donc faire? s'écria l'une de mes amies, qui passait pour la moins empruntée du cercle.

—Oh! bien peu de choses pour être agréable en société! expliquait-il, sur un ton de comique résignation. Je suis, je le sens bien, un meuble inutile et encombrant. Je n'ai jamais su être jeune...

Cette réflexion me frappa et m'émut. Je considérais plus attentivement celui qui l'avait émise. Il réalisait le type classique de ce qu'on appelle: le garçon trop sérieux. "Tout petit, pensais-je, il devait porter des lunettes, ranger mieux qu'un autre son sac d'écolier, se classant parmi les premiers, mais fuyant les récréations, choyé par ses maîtres, mais brusqué par ses camarades. Pauvre, jeune homme! En voilà un qui va s'ennuyer et qui ne reviendra pas souvenu!"

Erreur, erreur absolue... Mon intuition me trompa. Aussi exact qu'il l'avait été sûrement au temps où il suivait ses cours, je l'aperçus, à son jour, de l'autre côté de la grille, s'apprêtant à sonner.

—Il ne doit pas être heureux; soupirait mon père dont la réussite industrielle était le prix d'un persévérant effort.

Etait-ce une illusion? Je jugeai, cette fois, notre visiteur moins solennel, moins rigide. Nous jouâmes, un instant, en sa présence, à la raquette. Il se posta devant nous, prenant un curieux divertissement à arbitrer notre adresse... Puis, il s'assit à côté des hridgeurs et nous devinâmes qu'il s'appliquait à comprendre les règles compliquées qu'il intriguait.

—Voulez-vous apprendre? lui proposa quelqu'un...

Il ne déclina pas cette offre et il se pencha avec autant d'attention sur la dame de pique que sur les données d'une équation.

Un autre dimanche, je remarquai qu'il s'était habillé de gris et qu'un angle de batiste dépassait la poche de son veston. Une nuance d'élégance égayait sa correction et, malgré la gravité, toujours doctorale, de son funeste binocle, il souriait, par moment, d'un sourire spirituel et franchement jeune. Je ne vous ai pas révélé son nom... Je ne vous le livrerai pas... Je vais, tout au plus, lui fabriquer un prénom, pour les besoins de mon récit. Supposez donc que ce prénom était M. Frédéric.

L'OIGNON

—M. Frédéric, lui dis-je, vous devenez coquet...

Il n'en convint pas positivement et ce fut même très drôle. Si vous l'avez entendu, me répondant, troublé, avec la crainte évidente que je me fusse moqué de lui...

—Vous trouvez? —Oui, oui; je le trouve et vous avez raison... Mais renseignez-moi, monsieur Frédéric, pourquoi cet air si sévère?

—C'est ce qu'on me reproche généralement, je le sais. Il faut me pardonner. Je vis plus avec mes livres et mes devis, à l'ordinaire, qu'avec des gens aimables. J'ai eu le malheur de perdre ma mère. Je suis très seul... Je travaille et je n'ai jamais recherché des camaraderies frivoles...

Je devenais sa confidente. Ce rôle me flatta, me flatta beaucoup. Et pourquoi le dissimulerais-je? Tout ce qui, de prime abord, m'avait semblé en lui légèrement ridicule, devenait, pour moi, touchant et respectable. Le jeune homme accompli devait-il être forcément un danseur diplômé ou un sportman intrépide? N'était-il pas permis de couronner également le mérite d'un intellectuel auquel il suffirait de quelques retouches de toilette pour qu'il pût, en somme, égarer un autre?... Bon, chères amies, vous souriez en vous disant: "Elle s'est mise à l'aimer..."

Etait-ce précisément de l'amour? Rien ne vaît que par comparaison, en fait de sentiments. Et je disposais de très peu de termes de comparaison! M. Frédéric ne m'était pas indifférent—c'est vrai et c'est tout ce que je puis dire... J'étais plus enjouée en entendant son coup de sonnette et plus triste en le voyant s'éloigner. Quand, par hasard, il ne venait pas à l'un de nos dimanches, j'étais nerveuse et la journée s'allongait... A vous d'estimer si ces symptômes constituaient des preuves... Si, pourtant, ils en constituaient, pas flagrantes, pas bouleversantes, formant des soupçons de preuves qui s'accusèrent brusquement dans l'instant où très gêné, M. Frédéric me conta, au jardin où nous nous prominions:

—Oh! mademoiselle, si vous saviez comme je suis timide...

—Impossible que vous sachiez à quel point je le suis... Votre papa m'impressionne tellement!

—Papa, ah! par exemple! —Et, justement, je voudrais lui parler... Je voudrais et je n'ose...

—Dans un élan de ravissement, je l'encourageais:

—Parlez à papa! Mais parlez-lui... Ce conseil m'avait échappé si vite, si vite que, rougissant, je regrettais de ne pouvoir le rattraper.

—J'ai quelque chose à lui demander, précisait M. Frédéric, balbutiant.

—Qu'à cela ne tienne!... Vous allez le lui demander, tout de suite... Papa...

Mon père passait. Je lui livrai mon défiant interlocuteur, sans doute effrayé à l'idée d'exécuter si tôt un projet, d'une effarante hardiesse. Ils s'écartèrent ensemble, pour gagner un banc, au bord d'une allée d'acacias. De loin, j'entendis papa: "Mon ami, je vous écoute..."

"Moi aussi, j'aurais voulu écouter, de la place où j'étais restée par discrétion, mais Finette, notre chienne, toujours si sage, aboyait furieusement, la misérable! Je ne perçus pas un traitre mot d'un entretien que je suivais, haletante, et je dus me résoudre à ne connaître de ce tête-à-tête que les deux têtes, observées de loin, et qui dodelinaient. La conversation dura cinq minutes! La tempête allait-elle se déchaîner? Non, je vis se dessiner et s'épanouir sur le visage de papa un signe rassurant d'acquiescement. Enfin, ces messieurs se levèrent, se serrèrent la main vigoureusement. On eût dit qu'ils scellaient un pacte. M. Frédéric revint vers moi, avant d'aller saluer maman, et murmura en se retirant: "Je suis très content..."

Je ne cherchais pas à le retenir et à le questionner tant j'avais hâte d'être seule avec papa... Papa, son confident. J'étais si anxieuse! Mais mon impassible père ne s'approcha de moi que pour... s'informer de ce qu'il y aurait à dîner... Alors, interdite, je fus incapable de me dominer.

—Papa, M. Frédéric t'a parlé? —Oui.

—Et... que... t'a-t-il dit? —Petite curieuse, cela t'intéresse donc? Il m'a demandé d'avoir confiance en lui et de le faire choisir comme architecte pour la maison de la rue des Panoyaux, tu sais, dans le vingtième... Ce bêta n'osait pas se mettre sur les rangs!"

Mme Gréval se tut sans ajouter à son récit un mot de conclusion. La maîtresse de céans, consciente de son devoir, crut devoir lui prodiguer des consolations respectueuses:

—Pauvre chère amie, me volai peiné d'avoir provoqué ces soupirs! Vous avez dû horriblement souffrir, sur le moment, d'une affreuse déception! Que voulez-vous? c'était peut-être pour votre bonheur!

—Merci de votre sympathie. Mais pour compléter ce récit, permettez-moi de lever, à présent, l'innocente de M. Frédéric. Il se nommait... Il se nomme: M. Edouard Gréval...

—M. Gréval, votre mari! lança une voix stupéfaite.

—Lui-même... Il était si timide autrefois! Il n'avait pas osé s'avouer qu'il m'aimait! La suite de notre aventure est sans attrait pour vous, n'est-ce pas? Elle ne concerne que des gens heureux!—Marcel Laurent.

L'OIGNON

"Vous qui avez réhabilité l'ail (v. Journal du 20 avril), m'écrit une lectrice assidue, ne direz-vous pas un mot en faveur de son cousin l'oignon? Vous devez pourtant savoir que l'oignon est excellent pour le foie."

Voilà, certes, une lectrice aussi érudite qu'assidue. C'est pourtant vrai qu'un médecin de Bordeaux prétendit, il y a une dizaine d'années, avoir guéri un cas de cirrhose atrophique, avec ascite (hydroplisie) du foie, rien qu'en nourrissant exclusivement d'oignons le malade, pendant quinze jours. Ou plutôt, le malade, s'étant appliqué, par pure fantaisie, cet étrange régime, s'en était trouvé si bien que le médecin décida d'en faire la base d'un traitement spécifique dont il eût ultérieurement qu'à se féliciter.

A ce compte-là, l'oignon serait donc en réalité "excellent pour le foie." Mais il ne serait pas impossible qu'il fût en même temps "excellent pour le cœur." En tout cas, le docteur Serres (d'Alais) prescrivait, dès 1840, la soupe à l'oignon et au lait comme le traitement de choix de l'albuminurie.

Par le fait, l'oignon bouilli dans du lait était déjà, au VIIe siècle, le remède populaire contre l'hydroplisie et le scorbut. Lémery, dans son Traité des drogues simples, en chantait les louanges, apparemment méritées, puisque nombre d'autres médecins, Pautier, Trostons, Mahot, Letameu, le professeur belge Lombard et toute quanti, ont aussi traité avec succès non seulement les maladies de foie, les néphrites et l'enflure, mais encore le diabète. Un praticien de Caracas, le docteur Francisco Riquez, a également vanté les vertus de cette infusion de haut goût dans les fièvres paludéennes. Son action vermifuge, quoique moins accentuée que celle de l'ail, est pourtant réelle.

Au demeurant, je m'écrite à enfoncer une porte ouverte. Les vertus de l'oignon, si j'ai bonne mémoire, ont été déjà célébrées ici même par des plumes plus autorisées que la mienne, et je ne crois pas me tromper en affirmant qu'elles préoccupèrent—il n'y a pas si longtemps—de grandes sociétés savantes.

Il n'est pas douteux que le meilleur de ces vertus, l'oignon le doit à son pouvoir diurétique. A ce compte-là, son étymologie—du mot sanscrit ugnu, qui signifie "mouiller"—serait amplement justifiée. L'oignon ne fait pas seulement pleurer...

Mais il y a lieu de penser que ses effets ne se bornent pas à l'élimination des toxines. Il est en même temps un tonique. Les vieux Romains, qui n'étaient pas des imbéciles, ne s'y étaient pas trompés: ils en faisaient l'un des éléments essentiels de la ration de leurs légionnaires. On sait aussi que rien, après un écart de régime ou quelques excès de boisson, ne vaut une bonne soupe à l'oignon pour remettre l'estomac et le cœur.

A quoi tient ce sortilège de l'oignon? Est-ce à son sucre? A son phosphore? A son huile sulfureuse? A d'autres principes minéraux ou organiques, plus ou moins indétectés? That is the question! Le plus probable est que son action spécifique est fonction de l'assemblage synergique de ces divers éléments, dont quelques-uns sont très actifs.

Si actifs même que certains estomacs ne peuvent tolérer l'oignon. L'acreté de l'huile d'oignon ne s'agit pas seulement sur les glandes lacrymales ou les reins: il arrive qu'elle irrite les muqueuses digestives.

Cette acreté, spéciale il est vrai aux oignons des pays du Nord—ce n'est pas sans raison que les Hébreux exilés regrettaient tant les doux oignons d'Egypte—s'atténue au point presque de disparaître à la cuisson. Certaines personnes n'en manifestent pas moins à l'égard de l'oignon même cuit, une susceptibilité incoercible. Tel fut, paraît-il, le cas de l'empereur Napoléon Ier, à qui l'oignon faisait l'effet d'un véritable poison. Impossible, d'ailleurs, d'invoquer l'autosuggestion, car même quand il avait absorbé de l'oignon sans le savoir et sans s'en apercevoir, le résultat était le même, et la légende prétend que s'il se laissa vaincre à Leipzig, ce fut à la suite d'une mésaventure de ce genre.

Il ne faudrait donc pas abuser de l'oignon. Mais ce précepte n'est pas spécial à ce légume, dont l'absence, hâtons-nous de le dire, serait désastreuse pour l'art culinaire. Il ne faut, en réalité, abuser de rien.

Pour ce qui est de l'oignon en soi, il y a du pour et du contre, comme pour l'ail, et sous des formes analogues. Comme l'ail, par exemple, l'oignon, l'oignon cru en particulier, a contre lui son odeur qui ne plaît pas à tout le monde et donne à l'haleine un relent si gênant dont un homme bien élevé doit s'efforcer d'épargner le supplice à ceux de ses familiers qui ne partagent pas ses goûts.

Nul doute, chère lectrice assidue, que, tout au moins sur ce point spécial, vous ne partagiez mon avis.—Emile Gautier.

LE CAVALIER A SA BLONDE

—Si j'avais mille cours chère Alice aux yeux bleus, je te les donnerais tous.

—Mais comme je n'en ai qu'un je te le donne mille fois.